

Jymmi Anjoure-Apourou

Extraits de

40 moments tirés de la crucifixion d'un homme (p. 18-19,
22, 30, 42-43, 46-47, 55, 58-59-60-61-62)

Suivis d'extraits de

Corps-puscule (p. 81, 84, 89, 90, 91, 92)

© Vents d'ailleurs / Ici & ailleurs, 2011

*Ça vient comme l'œil du feu à l'heure d'un couvre-songe ;
quand l'éveil se tient prêt à marcher sur la nuit avec
une main qui sait qu'elle va pouvoir noter le passage très
rapide d'une odeur qui se tire vers on ne sait quel sourire,
vers quel pays lointain. Il marche. C'est irréductiblement
un marcheur. C'est comme ça qu'il attrape ce qui ne se
laisse pas prendre. Il se tient dans l'office de celui qui
recueille, qui démêle et qui lave le corps à présenter.*

Il écrit :

J'ai l'œil pieux
Et
La gorge enlacée
D'un songe à cran d'arrêt

Je vois la route dodue
Cadenasser vers un loin
Le bas d'une course tendue
Comme un pied sans arrêt

Que taire et où aimer ?

Allons parmi les deuils
Chercher la soif qui dure
Dans la fraîcheur toisant
Les sécheresses en instance
Par le ciel enclenché
D'un rire qui se débat
Comme un homme
À la mer

Hebdomadaire matin
De sutures embaumées
Au clair obscur cité
D'un visage indéniable

C'est la marche avariée
Des élans tôt coupés
Qui cadence les lâchetés
À la lumière qui court
En tangage averti
Des secouements de lame

... J'ai des amours percées
Qui prennent l'eau par les yeux

J'irai par une étreinte
Taillée en peau de lune
Un crâne de bouc enflé
Posé sur l'épaule droite
Mon pas sera celui
D'un homme qui dit
Adieu à la foi nervurée
Des flammes de papiers clairs

J'irai et j'entrerai
Dans la parole qui
Dort et
Au fronton de l'épice sera marqué ceci :

« La musique est une mort
Délicieusement trop lente
Pour ceux dont la demeure
Est faite de langues coupées »

4

... Je vois des larmes peintes avec des cris
d'oiseaux...

Et aussi ça je vois ; ailleurs qu'au même instant
Une lune ballonnée bondée d'une lumière lourde
Instiguant la montée des fièvres affolées
Par la passion du cri des
Ombres silencieuses
Qui se penchent sur la rue
Pour écouter les pas

De ceux qui sont passés
Une seule fois dans la vie
Avant de basculer
De la nuit incomplète
À l'effrayance du jour
Avec l'œil en séance
De poser les paupières

5

Tous les matins rassemblent
Un jour que j'ai perdu
Jour de très vive matière
D'un temps qui durait loin
Là où les cruautés dormaient
Près de l'amour
Dans l'innocence de l'eau qui
Abreuve et qui noie

Et c'est l'homme d'un espace qui est jeté dans l'eau, l'homme d'un feu arrondi qui rythme les saisons ; il regarde (avec de longs navires sous les yeux) la route se délier en bras de mer sauvage ; et tout l'espoir qui tremble se tient rêche dans sa main. Le sang est comme la mer, un élément de cri !

Or au cri qu'il y a c'est la mer qui récite sa longue odeur de sel et de pays lointains. Et la mer est en lui comme au lieu d'un voyage, qu'il est et qu'il se fait en se prenant lui-même comme espace amphibie souterrainement venu sonder le cloisonnement de l'homme seul par lui-même en sa fine connaissance de ses obscurités. La mer et le soleil, il le sait, il l'ignore, sont intimement liés à sa version du monde ; il est sorti tout droit de la cuisse d'un hiver et pourtant à cette chose son corps n'est pas roideur, son âme se tient fêlée dans l'interstice des flammes qui assurent au rendement sa progression panique. Mais le feu et la mer sont le signe des os qui fondent en salaison sur les danses païennes et les tutus de feuilles séchées à l'air malin ; il y a trop de mémoire au fond de cet homme-là et sa main se disperse en dissonants battements sur le subtil d'un cœur qui est tendre comme la pierre.

Il écrit :

Lent chant d'une
Epaisse ride à l'envers
De la gorge
Loge (à demi vaincue)
Le cri dans une bouteille
Hébergée pour la nuit
Dans un cliquetis frais
Fait à partir de l'œil penché
Au bout d'une planche

Passé ici la saison d'un
Aboiement des toiles
les queues en salaison
Se déplace par barriques
Tentée dans le hoquet
Du tressautement des pales
La chair par-dessus bord
Et un sort à la mer
Et l'homme noie son chagrin
Dans un litre de pluie
Fermentée dans la lie
Déposée d'un bout de ciel

Alcool et corps veinés
De titubique sueur
Où lenteur goutte à goutte
Le front tombe en abcès

Nuit de césure à tâtons
A pleins poumons l'air
Libre
Traverse la chair faite
D'empreintes de rossignol
Plantées dans la chose ivre
Des vives en-allée

C'est poison en bordure
Du lit désaffecté
De draps semés
Froissés par le repli
Des morts

Mon regard hérissé de
Barbelés rouillés
File le train aux tourments
Qui passent la nuit dans l'œil

La nuit enterre ses faibles
Comme des ossements qui bougent
Frappe de soie la serrure
Des corps impatientés
Jusqu'au tournant des clefs
Où les rues se séparent

En dos à dos fragile
Et sans dard de retour

Et très loin sous les yeux
Sous la peau même des pieds
La manigance obscure
Des choses qui nous
Attendent...

C'est une femme aux dents-ongles et un homme qui se tient dans l'embrasure des côtes, à l'endroit où le muscle s'élançe vers la lumière. Ils sont deux, ils sont seuls ; séparément ensemble dans l'amer qu'ils se créent pour se noyer l'un l'autre ; et ils marchent sur l'ombre et s'enfoncent par endroits dans le mou de la plaie là où la vie sans mort œuvre dans le pourri, par lambeaux de chairs faites avec des chutes d'amour et le cri devient or au milieu de la boue ; la boue sert de glaire à modeler les corps dans l'exacte mesure où la gorge est au pire raclement de l'instant ; l'instance du lieu défait où le cœur rend les armes et les objets qui pleurent. Plus rien n'agite le souffle dans la chaleur du soir, les mots passent comme des vies laissées à l'abandon. Le cœur insereinement reconnaît sa défaite, le cri avale sa niche de toutou en sourdine ; les amarres sont lâchées, les amants sont rompus, le ciel à demi cru est mangé par la mer ; toute chose semble en allée vers son sang d'origine ; l'eau et le sel sont là en proue de l'œil qui va éprouver le verso des battements qui se taisent dans un grondement d'oracle.

Il écrit :

C'est un corps qui
Se mange aux
Lâchetés de la nuit
Mélangé et lassé
Aux partances immobiles

La main tenue en laisse
Au fardeau d'être seule
À s'inventer un temps
Au vif des heures qui pèlent

Elle va
En chercheuse d'or
D'une enfance où la boue
A déposé
Son cri
Aux abois d'un seul pas inquiet
De louve blessée

Ses yeux ne sont jamais où son
Regard se pose
Sérénité viciée à la
Fissure écrite
Sur l'albâtre veineux
Et la pierre ongulaire
Où j'allais scintillant
Me gratter sur sa peau

2

Elle va sondant le cri
Au tranchant de l'œil sourd
Aveugle en récurrence
De dépecer la nuit
Comme une dent aux pieds nus
Qui s'enfoncerait dans l'os
Des armes miraculées

C'est une verseuse du sang
Qui me remplit l'oreille
L'oreille qui dévisage l'instant
Avec morsure
Pour ne rien oublier
Des conquêtes qui se trompent

3

Effilé et fileuse au sourire de ciseaux
Et tranchant dans le vif des instants où je tiens
Ton âme en joue de pluie sous une larme battante
Jusqu'à cette île déserte où j'attendais ton bien

Dans la seule délivrance d'un grincement de porte
rare

Ouverte à demi-lune sous un ciel de croisement

Que l'on ouvre une fois l'an arrivé

À son terme

De se faire un vieux sang frayeur de fleuves

Nourris

Au fin bord de tes lèvres

Habitées par le vent

Et tu ne sais jusqu'où ta naissance se fera

Étant de biais en face du tranchant de la lune !

4

Encore une lune épaisse

Faite de rues appuyées

D'ombres à demi cernées

Par tous les bouts du soir

Et la nuit fait

L'entente avec un feu

Garni de lucioles

Abîmées

Elle dort dans la musique
Comme si partout le monde
Était sans rendez-vous
Absentée à ce temps
Qu'il nous reste à mourir

5

Effilée et fileuse au sourire
De ciseaux...
Parque à corps écorné
Comme un coin de feuille
Vierge
Gâtée à l'alcool fol
Des brisures de salive
Quand j'amassais tes lèvres
(Sorties droit de la pierre)
Sur le rebord d'un sang
Qui songe à s'effriter

III

Quel minuit pour la chair ?
Celui des yeux cassés
Ou des cous convertis
En souplesse de quêteur ?

VI

Et un homme d'envergure
Sur une très courte échelle
Menait au pâturage
Vers des terres introuvées
Un troupeau de bêtes
Vives allumées de longs
Cierges

La folie est au rang
Des idoles à trouver

X

Elle suspend de longs
Chevaux à des galops sans fin
Comme un bras qui s'en
Va longer son heure dernière

Je me nourrirai de sa chair insuffisante
Puis j'avalerais
Pour la nuit
Un grand bol de bêtes faites
Avec des bourdonnements qui
Vont dans la lumière

Et chacun construira son rire
Avec des dieux formés
Dans la panique
Des soleils enseignés

XI

Rien que la mort qui
Danse en rond
Autour des tombes
Marche avec le rompu des vents
Cassés qui boient
traînent la jambe et le
Bois des branches arrachées
A toutes ces choses qui durent toute
Une éternité

Que l'on m'apporte un cœur
Et quelques friandises

XII

Corps et dépendances
Multi-fesses faces fêlées
Sexe à demi coincé entre
Feu et les flammes
Arme assise au revers
Des tranchées de
Dents blanches

J'éclate en chants
Versées au-delà de la lampe
Où fut l'obscurité
Comme au temps de sécheresse

Séances et sort serré et
Cloisonnement des sens
Même le plaisir renonce
A se faire clairvoyant

De quelle mort venez-vous
Et qui est ce silence qui
Arpente vos yeux ?
A tâtons célébrer les
Doigts arc-fêlés
Le corps en soif de
Luire
Discerne l'obscurité

XIII

Esprit, as-tu joui ?